

HOMÉLIE POUR LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME¹

Pour commencer ce sermon, je prononcerai sur vos cœurs les paroles les plus divines, ou plutôt, le tout début du sermon sur l'Évangile : «Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche» (Mt 3,2). Non seulement il s'est approché, mais il est déjà en nous. «Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous», dit encore le Seigneur (Luc 17,21). Et non seulement il est en nous, mais c'est pour cette raison qu'il se manifeste plus visiblement, détruisant tout principe, toute autorité et toute puissance (de l'ennemi). Cela ne s'applique cependant qu'à ceux qui vivent selon Dieu et mènent une vie qui lui soit agréable. Puisque le Royaume de Dieu s'est approché et est en nous, raison pour laquelle il vient, rendons-nous dignes de lui par des actes de repentance; efforçons-nous de rejeter les mauvaises volontés et les mauvaises habitudes; car le Royaume des Cieux est forcé, et ceux qui usent de la force s'en emparent par la force. Imitons la patience, l'humilité et la foi même de nos Pères, porteurs de Dieu; car, comme le dit l'Apôtre : «Que leur foi imite celle de ceux qui veillent à la fin de leur vie» (Héb 13,7). Mortifions ce qui, en nous, est terrestre : la fornication, l'impureté, les passions, les mauvais désirs et la cupidité – surtout durant ces jours sacrés du Carême. Car c'est dans ce but que la grâce de l'Esprit, après nous avoir d'abord informés du redoutable jugement à venir de Dieu, puis nous avoir rappelé l'expulsion d'Adam, et enfin, après cela, nous a présenté l'essence d'une foi inébranlable. Afin que, mus par la crainte du Jugement dernier et déplorant notre expulsion du Paradis, et demeurant fermes dans la foi, nous nous maîtrisions et ne cédions pas à l'intempérance, n'ouvrions pas, par un ventre insatiable, les portes de toutes les passions et ne nous y abandonnions pas, nous retrouvant ainsi sur le large chemin, à périr avec les prétendus plaisirs. Mais, ayant aimé le chemin étroit qui mène à la vie éternelle, dont le commencement et la première étape est le jeûne, accomplissons avec zèle ces quarante jours de jeûne.

Car si, comme le dit Salomon, il y a un temps pour tout, et pour tout une heure, alors pour celui qui recherche le temps favorable à la pratique de la vertu, ce temps est celui-ci : ces quarante jours. Si toute la vie d'une personne est un temps favorable pour atteindre le salut, combien plus encore ce temps du Carême l'est-il ? Car le Christ, Auteur et Capitaine de notre salut, a commencé par le jeûne, et, par sa pratique, il a vaincu et confondu le diable, instigateur des passions, qui l'attaquait de toutes parts. De même que l'intempérance, destructive des vertus, est la mère des passions, de même, inversement, l'abstinence, détruisant les impuretés qui nous sont parvenues par l'intempérance, est la mère du détachement. Si, même en l'absence de passions, l'intempérance les introduit et les a introduites, comment pourrait-elle ne pas les accroître et les renforcer lorsqu'elles sont déjà présentes, tandis que le jeûne les diminue et les détruit ? Le jeûne et l'abstinence (générale) sont indissociables, bien que, selon les circonstances, ceux qui les observent avec sagesse privilégièrent parfois l'un, parfois l'autre.

À proprement parler, nous ne les séparerons pas; mais durant les cinq jours ouvrables de la semaine, nous nous attacherons davantage au jeûne (dans toute sa rigueur), et le samedi et le dimanche, nous privilierons l'abstinence (c'est-à-dire la modération alimentaire), afin de pouvoir entendre avec sagesse les paroles de l'Évangile, qui nous annoncent aujourd'hui la guérison miraculeuse accomplie par le Seigneur non pas à Jérusalem, mais à Capharnaüm. Car, comme le dit Marc, «quelques jours plus tard, Jésus revint à Capharnaüm» (Mc 2,1). Matthieu appelle cette même ville de Capharnaüm la ville du Seigneur (Jésus); car lui aussi, relatant l'histoire du même paralytique, dit : «Jésus vint dans sa ville» (Mt 9,1). Après avoir été baptisé dans le Jourdain par Jean, et après que l'Esprit fut descendu du ciel sur lui, après avoir été conduit au désert pour être tenté par le diable, et après avoir vaincu le tentateur, il retourna aux abords du Jourdain, et parcourut les régions voisines, recevant à plusieurs reprises le témoignage de Jean-Baptiste, jusqu'à ce qu'Hérode fasse emprisonner Jean. Après cela, le Christ, comme le dit Matthieu, «se retira en Galilée; et, quittant Nazareth, il vint habiter à Capernaüm, qui est au bord de la mer» (Mt 4,12-13).

Et de cette ville, il allait au désert pour prier, ou dans les villes voisines pour prêcher, puis il revenait à Capernaüm. C'est pourquoi l'évangéliste Matthieu appelle cette ville «sa ville». Marc

¹ PG.151:112-124

rapporte : «Le lendemain, il revint à Capernaüm. Or, on apprit qu'il y avait un problème dans la maison. Aussitôt, une foule se rassembla, car il n'y avait plus de place aux portes» (Mc 2,1-2). Le Christ ayant passé la majeure partie de son temps dans cette ville, en raison de ses nombreux et grands miracles et de ses enseignements, il y était plus connu qu'ailleurs, et particulièrement de la population locale. Aussi, lorsqu'ils apprirent qu'il était de retour, tout le peuple accourut vers lui. Et, comme le dit Luc, ceux qui étaient venus venaient de toutes les villes; il y avait parmi eux des scribes, des pharisiens et des docteurs de la loi. Et lui, comme le rapporte l'évangéliste, «leur adressa la parole» (Mc 2,2). Car il était, au plus haut point, celui qu'il présentait dans sa parabole, disant : «Le semeur sortit pour semer sa semence» (Luc 8,5), c'est-à-dire la parole de l'enseignement, et qui dit : «Je suis venu appeler les pécheurs à la repentance.» (Mt 9,13; Mc 2,17); et l'appel s'accomplit par la parole de l'enseignement. Paul le démontre également lorsqu'il dit : «La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Dieu» (Rom10,17).

Le Seigneur, en vérité, a prononcé la parole de la repentance, l'Évangile du salut, les paroles de la vie éternelle, s'adressant à tous sans distinction. Et, en effet, tous ont écouté, mais tous n'ont pas obéi. Car nous aimons tous entendre et voir, mais tous n'aiment pas la vertu. Nous avons tous en nous le désir de savoir, entre autres, ce qui est nécessaire au salut. C'est pourquoi beaucoup non seulement écoutent avec plaisir l'enseignement sacré, mais étudient aussi attentivement les principes, afin que nul ne soit dans l'ignorance quant à leur compréhension. Mais pour mettre ces principes en pratique, ou pour que la foi parfaite porte du fruit sur leur fondement, la prudence et la bonne volonté sont nécessaires, qualités difficiles à trouver, surtout chez ceux qui se justifient eux-mêmes et se croient sages. Tels étaient les scribes et les pharisiens juifs. Aussi, tout en écoutant la parole et en voyant les miracles accomplis, ils blasphémaient au lieu de louer Celui qui dispensait les bienfaits par ses actes et par ses paroles. Ainsi, tandis que le Seigneur enseignait et que tous, ou presque, écoutaient attentivement les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, «certains vinrent à lui», rapporte l'évangéliste, «portant un paralytique, portés par quatre personnes. Ceux qui ne pouvaient l'approcher à cause de la foule découvrirent le voile qui était là, creusèrent un trou et y installèrent le brancard sur lequel était couché le paralytique» (Mc 2,3-4). On pourrait imaginer que tout cela n'était qu'une manifestation de foi de la part de ceux qui avaient amené le paralytique et que, satisfait de leur foi, le Seigneur lui avait alors accordé la guérison. Mais je pense qu'il en est autrement. En effet, en guérissant le fils du chef de la synagogue, le Seigneur n'a pas exigé de foi de ce garçon, pas plus qu'il n'en a exigé de la fille de la Cananéenne ou de la fille de Jaïrus. Mais le premier était mort, tandis que la seconde – la fille de la Cananéenne – était folle, et le fils du chef de la synagogue était absent. Par conséquent, le Seigneur ne pouvait attendre d'eux la foi, et la foi de leurs proches suffisait à leur salut. Mais ce paralytique était présent et maître de son esprit, bien que physiquement paralysé. Il me semble donc que c'est précisément grâce à sa ferme espérance et à sa foi que la foi a pris racine chez ceux qui l'ont amené et encouragé à venir, et, persuadés par ce paralytique, de le transporter sur le toit et de le descendre devant le Seigneur. Car ils n'ont pas agi contre sa volonté, et la faiblesse du paralytique n'était pas une faiblesse d'esprit, mais plutôt, plus exactement, il était clairement au-dessus de ce qui obscurcit et entrave la foi. Tandis que l'amour de la gloire humaine éloignait les pharisiens de la foi dans le Seigneur, il leur dit : «Comment pouvez-vous croire, recevant la gloire les uns des autres, et ne pas rechercher la gloire qui vient du seul Dieu ?» (Jn 5,44).

Et pour d'autres, les biens matériels, le mariage et les soucis des affaires de ce monde ont constitué des obstacles à leur conversion au Seigneur. Tout cela fut écarté, comme coupé des pensées du paralytique par sa faiblesse intrinsèque. C'est pourquoi, parfois, il vaut mieux pour les pécheurs être malades que bien portants, lorsque la maladie contribue à leur salut. Car la maladie émousse l'inclination innée au mal, et en endurant les souffrances qui y sont liées, elle, comme pour expier les péchés commis, rend capable d'accepter d'abord la santé de l'âme, puis, ô miracle, celle du corps. Cela se produit surtout lorsque le malade, comprenant que la santé dépend de Dieu, endure vaillamment l'adversité et, avec foi, se prosterne devant Dieu et, par ses actes, autant que ses forces le lui permettent, implore sa miséricorde. Le paralytique le démontre par ses actions, du mieux qu'il put, et le Seigneur le révéla par ses actes et par ses paroles sincères, bien que les pharisiens, incapables de comprendre, blasphémèrent et murmurèrent. Car, est-il dit : «Voyant leur foi, tant lorsqu'il descendit le paralytique couché sur son lit que lorsqu'on le descendit du toit, Jésus dit au paralytique : "Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés"» (Mc 2,5). Ô paroles

bénies ! «Enfant», entend-il s'adresser à lui, et (par là) il est adopté par le Père céleste, entrant dans une relation intime avec le Dieu sans péché, devenant lui-même aussitôt sans péché, grâce à la rémission de ses péchés; et afin que le renouvellement du corps puisse suivre, il reçoit d'abord une âme élevée au-dessus du péché, de Celui qui sait que, parce que l'âme est d'abord tombée dans le piège du péché, ont suivi, par son juste jugement, les maladies du corps et la mort.

Mais les scribes, entendant ces paroles, «raisonnaient en eux-mêmes : "Pourquoi cet homme profère-t-il de tels blasphèmes ? Qui peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ?"» (Mc 2,6-7). Le Seigneur, Créateur des cœurs et Celui qui connaît les pensées cachées du cœur des scribes, leur dit : «Pourquoi raisonnez-vous ainsi en vous-mêmes ? Qu'est-ce qui est le plus convenable ? Dire au paralytique : "Tes péchés te sont pardonnés", ou lui dire : "Lève-toi, prends ton lit et marche ?"» (Mc 2,8-9). Il semblait aux scribes que le Seigneur, ne pouvant guérir le paralytique, avait eu recours à quelque chose d'inaccessible – à savoir l'absolution des péchés –, ce qui, prononcé d'un seul mot et sur un ton autoritaire et impérieux, est non seulement un blasphème, mais aussi parfaitement accessible à quiconque le désire. C'est pourquoi le Seigneur leur dit : «Si je voulais prononcer des paroles vaines et sans effet pratique, j'aurais pu tout aussi bien ne pas associer la guérison du paralytique à la rémission de ses péchés. Mais je le fais intentionnellement, afin que vous sachiez que ma parole n'est pas vaine. Ce n'est pas parce que je suis incapable de guérir un malade que j'ai eu recours à la rémission des péchés, mais parce que je possède l'autorité divine sur la terre, en tant que Fils, consubstantiel au Père céleste, bien que, dans la chair, je sois devenu consubstantiel à vous, ingrats.» Puis il dit au paralytique : «Je te le dis, lève-toi, prends ton lit et rentre chez toi.» Aussitôt, il se leva, prit son lit et sortit au milieu de tous. (Mc 2,11-12) Ces paroles et ce miracle réfutaient les idées des scribes, et pourtant, d'une certaine manière, elles s'y accordaient : car il est vrai que nul ne peut pardonner les péchés de sa propre autorité. Mais l'erreur et la folie des pharisiens résidaient précisément dans leur croyance que le Christ n'était qu'un simple homme, et ils ne reconnaissaient pas en lui le Dieu Tout-Puissant. Car ce qui n'avait jamais été vu ni entendu auparavant venait de se produire : Dieu et Homme étaient apparus, possédant une double nature et une double action («énergie») : parlant avec vérité, comme il est naturel à nous autres humains, faisant tout ce qu'il veut – par la parole et un seul commandement, comme le fait Dieu – et prouvant par ses actes qu'il est celui qui a créé toutes choses au commencement, comme le dit le psaume : «Il a parlé, et ils ont été faits; il a commandé, et ils ont été créés» (Ps 33,9). Ainsi, en cette circonstance également, sa parole fut immédiatement suivie d'actes. «Puis il prit son lit et sortit devant tous, afin qu'ils soient émerveillés» (Mc 2,12). Car même entre hommes, le pardon des offenses, si quelqu'un a offensé autrui, s'accomplit souvent par une parole. Mais qu'une maladie, et même une telle maladie, soit vaincue par la puissance d'un seul commandement et d'une seule parole, cela n'est possible qu'avec Dieu. C'est pourquoi, l'évangéliste dit, en relatant que tous ceux qui furent témoins de la guérison du paralytique par le Seigneur furent stupéfaits et glorifièrent Dieu, c'est-à-dire Lui, bien sûr, le Créateur de ce miracle ineffable, ou plutôt, l'Accomplis d'innombrables actes glorieux et terribles, disant : «Car jamais nous n'avons vu pareille chose» (Mc 2,12). Mais ces gens, rendant véritablement gloire par leurs paroles et proclamant un miracle plus grand que tous les miracles précédents, dirent : «Jamais nous n'avons vu pareille chose.» Nous ne pouvons plus parler ainsi, car nous voyons de nombreux actes bien plus grands accomplis non seulement par le Christ, mais aussi par ses disciples et leurs successeurs, et ces actes accomplis par la seule invocation du nom du Christ. C'est pourquoi, frères et sœurs, nous le glorifierons maintenant par nos actions, en contemplant ce miracle comme un exemple de vertu. Car quiconque se livre aux plaisirs s'affaiblit spirituellement, couché sur un lit de sensualité, avec une licence corporelle correspondante. Mais lorsque, convaincu par les exhortations de l'Évangile, il triomphe avec repentir de ses péchés et de l'âme affaiblie qu'ils engendrent, alors il est offert au Seigneur par ces quatre choses : le mépris de soi-même, la confession des péchés, la promesse de s'abstenir du mal à l'avenir et la prière à Dieu. Mais ils ne peuvent s'approcher de Dieu sans avoir découvert le toit, sans avoir balayé les tuiles, l'argile et autres matières. Le toit intérieur représente la partie intellectuelle de l'âme, qui recouvre tout ce qui est en nous; il contient, pour ainsi dire, une multitude de matières accumulées liées aux passions et aux choses terrestres. Ainsi, lorsque cet état est dévoilé et détruit par les quatre points mentionnés précédemment, alors nous pouvons véritablement nous abaisser, c'est-à-dire nous humilier sincèrement, nous prosterner et nous approcher du Seigneur, lui demander et recevoir la guérison.

Mais quand ces œuvres de repentance sont-elles accomplies ? Lorsque Jésus est venu «dans sa ville», c'est-à-dire lorsqu'il est venu en chair et en os dans le monde, qui est sa propriété, sa création, comme le dit l'évangéliste à son sujet : «Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu.» «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu» (Jn 1,11-12). Ainsi, même le paralysé spirituellement, tombant ainsi dans la foi, entend aussitôt de Lui, «Enfant», et reçoit à la fois la rémission des péchés et la guérison, et non seulement cela, mais aussi la force de soulever son lit, auquel il était enchaîné, et de le porter. Par «lit», il faut entendre le corps, dans lequel repose l'esprit, guidé par les désirs charnels, et qui, opprimé par le corps, s'attache aux actes pécheurs. Mais après la guérison, notre esprit guide et soutient le corps, lui révélant les fruits et les œuvres de la repentance, afin que ceux qui le voient glorifient Dieu. Ils voient aujourd'hui un évangéliste qui hier était publicain, un apôtre – un persécuteur, un théologien – un voleur, un fils du Père céleste – celui qui, peu de temps auparavant, vivait parmi les porcs – et (non seulement un fils du Père céleste, mais aussi) quelqu'un qui porte en son cœur l'aspiration à l'ascension, allant de gloire en gloire et s'épanouissant jour après jour. C'est pourquoi le Seigneur dit aux siens : «Que votre lumière brille ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Mt 5,16). Il ne s'agit pas ici de se mettre en avant, mais de vivre d'une manière qui lui soit agréable. Mais de même que la lumière, sans lien avec le monde extérieur, attire le regard de ceux qui la voient, de même une vie agréable à Dieu attire l'âme des hommes autant que leurs yeux. Et encore : de même que, sous la lumière du soleil, nous ne louons pas l'air, qui participe à l'éclat, mais le soleil, qui possède la lumière et la répand; et si nous louons l'éther comme lumineux, combien plus louons-nous le soleil ! Il en est de même pour celui qui, par ses actes vertueux, révèle l'éclat du Soleil de Justice : car une telle personne, dès qu'elle est remarquée, élève les hommes à la louange du Père céleste, le Soleil de Justice – le Christ. Et sans parler de grandes vertus, je dirai que lorsque je me tiens avec vous devant Dieu dans la sainte Église, me retournant, je regarde ceux qui, avec compréhension et contrition, offrent des hymnes et des prières à Dieu, ou je vois quelqu'un debout, écoutant en silence et recueilli, alors cette simple vision m'inspire et je suis rempli de contentement et je glorifie le Père, qui est au Ciel – le Christ, sans qui personne ne peut rien faire de noble et par qui toute action réussie est produite chez les hommes.

Mais que dire de ceux qui ne demeurent pas silencieux, qui ne participent pas aux louanges, mais conversent entre eux, mêlant leur prière à des bavardages futiles, sans écouter la Parole sacrée et divinement inspirée, et empêchant ceux qui désirent l'entendre ? Jusqu'à quand, ô vous, boiterez-vous, comme le disait Élie le Thisbite, désirant participer simultanément à la prière et à des conversations terrestres et inopportunies, sans vous corriger les uns les autres, comme il convient, mais en vous détruisant mutuellement de toutes manières, ou plutôt, en étant détruits les uns par les autres ? Jusqu'à quand ne vous abstiendrez-vous pas de paroles vaines, mais ferez-vous de la Maison de prière une maison de commerce ou de conversations passionnées, une Maison où les paroles de la vie éternelle sont prononcées et entendues ? Cette vie éternelle, nous la demandons à Dieu avec une espérance sans honte. Mais, de la part de Dieu, elle est accordée à ceux qui la prient de toute leur âme et de tout leur esprit, et non à ceux qui, pour ainsi dire, ne daignent même pas prononcer une prière. Or, mes frères, chez nous, le sacrifice n'est plus offert par le feu, comme sous Moïse, mais accompli par la parole. C'est pourquoi, tandis que le sacrifice offert à Dieu par le feu était agréé, ceux qui apportèrent un feu étranger, ainsi que Coré, qui se rebella contre Moïse, furent consumés par le feu sacré allumé contre eux.

Craignons donc, nous aussi, de peur qu'en introduisant des paroles étrangères sur ce saint Autel divin – je parle de l'Église – nous ne soyons totalement condamnés par les paroles divines qui y sont présentes, nous rendant ainsi dignes de malédictions et de condamnation. Oh ! craignons, je vous en prie, et tant que nous restons ici, devant Dieu avec crainte, offrons nos prières. En quittant ce lieu, manifestons dès maintenant un changement positif dans notre vie; ne nous laissons pas tenter par les gains, et surtout par les injustes. Fuyons les serments, et surtout les mensonges; abstenons-nous des paroles honteuses, et plus encore des actes qui leur correspondent : la calomnie, la tromperie, la vantardise; soumettons chaque membre, chaque sens, à la conduite d'un esprit pieux; portons notre corps avec prudence et dans la crainte de Dieu, ou plutôt, non pas le porter, mais l'exalter, sans pour autant nous y soumettre, en nous abaissant à ses instincts vils et répugnantes et en nous laissant posséder par eux – étant enseignés

par Paul et sachant que si nous vivons selon la chair, nous mourrons; mais si, par l'Esprit, nous faisons mourir les œuvres de la chair, nous vivrons éternellement. Et maintenant, pour la gloire de Dieu, émerveillons tous ceux qui nous regardent, sachant que cette Maison porte en elle le Christ, qui fortifie les âmes faibles et nous commande d'apporter et d'élever vers Lui nos sens et sensations corporelles, sans nous laisser follement emporter et avilir par eux. Ainsi, élevons-nous vers notre véritable Demeure – je veux dire le royaume céleste et supra-céleste, où réside désormais le Christ, notre Héritier et Donateur de l'Héritage, à qui conviennent gloire, souveraineté, honneur et adoration, avec son Père sans commencement et le saint Esprit, saint, bon et vivifiant, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

